

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LE CONCEPT D'« HORIZONS DE RÉALITÉ » CHEZ FERDINAND GONSETH

IONUȚ ISAC

Nowadays, quantum mechanics is unanimously acknowledged by the community of physicists not only as the theory of physics which has realized a true revolution of the scientific thought, but also as a true “framework-theory”, able to determine a complete reconsideration of the view about reality and, finally, to give the ground for new ontological models. From this standpoint, the present article proposes to the reader an approach to the concept of “horizons of reality” (*horizons de réalité*), belonging to the Swiss mathematician and philosopher Ferdinand Gonthier. His manner of understanding philosophy of mathematics shows a certain influence received from the famous mathematician B. Riemann, whose philosophical writings are now re-explored. Furthermore, Gonthier makes his way in philosophy of science by developing a view of permanent subject-object interaction, denying each and every appeal either to “bare” empiricism or to “pure” rationalism.

La mécanique quantique est aujourd’hui largement reconnue dans la communauté des physiciens chercheurs, non seulement comme la théorie physique qui a produit une grande révolution dans la pensée scientifique du XX^e siècle, mais aussi comme une véritable « théorie-cadre » (*framework theory*), capable à déterminer le renouvellement complet et de l’image et de la conception sur le monde réel. En effet, elle offre à la pensée philosophique des fondements pour la construction de nouveaux modèles ontologiques. De ce point de vue et avec une telle compréhension des significations de ce paradigme de la physique contemporaine, l’approche présente se propose d’avancer quelques considérations métathéoriques sur les idées du mathématicien, philosophe et pédagogue suisse Ferdinand Gonthier.

Dès sa naissance, dans les années ’30 du siècle passé, la mécanique quantique est devenue sujet d’innombrables controverses et débats, au fur et à mesure qu’on s’est rendu compte de son rôle crucial, sans précédent dans la pensée physique contemporaine. Ne serait-ce que les développements des aspects du formalisme mathématique de la mécanique quantique, sans parler de ses interprétations physiques – tout cela fait l’objet d’une littérature énorme, que nul chercheur spécialisé ne peut connaître que par morceaux.

De plus, cette fragmentarité est souvent accompagnée par la déroute face aux conséquences irréfutables des propositions scientifiques quantiques; c’est-à-dire *de faire réviser entièrement et radicalement le cadre conceptuel et imaginaire sur la réalité*. Un des plus profonds et brillants physiciens philosophes de langue française (Bernard d’Espagnat) s’est exprimé à ce sujet de la manière suivante: « Il est banal de dire que le développement de la physique durant les trois derniers siècles a fait évoluer nos idées et jusqu’aux concepts par lesquels nous les

exprimons. Une remarque si générale ne surprendra, bien sûr, personne. C'est à mesure que nous prenons connaissance de l'ampleur de l'évolution en question que notre étonnement, peu à peu, perce, croît, prend consistance, et cela jusqu'à revêtir, quand nous en savons assez long, la forme d'un aveu de grave désorientation. En fin de compte, veux-je dire, nous nous voyons contraint de reconnaître que nombre de nos évidences en apparence les plus claires, de celles sur lesquelles nous fondons notre vue normale des choses, ne sont guère plus que d'utiles recettes mnémotechniques. »¹ Ainsi, d'Espagnat se focalise sur quelques moments cruciaux de l'évolution de la physique moderne et contemporaine: l'échec du « réalisme proche » ou « mécanisme cartésien »; l'échec de l'idée de « localité », qui a engendré la crise de l'atomisme; enfin, le grand problème – « de savoir ce à quoi se rapporte la physique et jusqu'à notre expérience de tous les jours ».

Si on étend l'énumération des difficultés imbriquées dans la mécanique quantique sur ses interprétations philosophiques, psychologiques, sociologiques, même littéraires de son noyau théorique, alors probablement personne n'est plus capable à en contenir la vastitude. Notamment, quand l'esprit critique est absent on va courir le risque des appréciations démesurés, voire la chute en dérisoire (mystique, lyrique, bizarre, bavardage, science-fiction, etc.). C'est pourquoi il faut toujours revenir sur les écrits des chercheurs doués d'une solide formation scientifique et une profonde connaissance de la philosophie; car ces qualités, peuvent garantir, en leur synthèse, une bonne compréhension du réseau des problèmes – absolument singulier dans l'histoire de l'humanité – soulevés par la mécanique quantique.

Le penseur suisse Ferdinand Gonseth a développé ses considérations sur les « horizons de réalité »² à partir du fameux principe de la complémentarité dans l'interprétation « orthodoxe » de l'École de Copenhague, dès le début de la polémique de Bohr, Heisenberg, Born *et alii* avec leur critiques. Rappelons-nous, brièvement, les idées les plus inédites, voire étranges de cette interprétation: d'un côté, s'avère obligatoire la prise en considération des instruments de mesure, indispensables pour la mise en évidence des phénomènes quantiques; d'autre côté, il faut accepter le fait que, par leur utilisation même, ces instruments doivent être traités par la mécanique classique.³ Par sa nouveauté et son extrême complexité, la physique du XX^e siècle nous oblige à reconsidérer les concepts fondamentaux, parmi lesquels se trouve celui de *réalité*.

Tant l'évolution de l'expérimentation de la physique contemporaine que la succession des théories de celle-ci, dénotent le fait que la réalité n'est pas « figée »,

¹ Voir B. d'Espagnat, *Physique et Réalité, une introduction à la question*, communication donnée à l'Académie des Sciences morales et politiques, <http://www.asmp.fr>, p. 1.

² Voir F. Gonseth, *Remarque sur l'idée de complémentarité*, dans « *Dialectica* », n^{os} 7–8, 1948, pp. 413–420.

³ Cf. B. d'Espagnat, *op.cit.*, p. 9.

compréhensible par une connaissance finie, mais elle se dévoile au sujet connaissant par étapes, dans une suite de structures et niveaux de la connaissance. Pour le thème de la réalité, Gonseth identifie trois « horizons »: celui de la *connaissance naturelle*, un autre de la *physique classique* et, le dernier, de la *physique quantique*. Même si, dans le premier instant, cette vision semblerait être purement épistémologique, ses présupposés ontologiques et anthropologiques capitales se dégagent du très minutieux exposé de Gonseth.

À partir du concept de *schématisation*, l'un des interprètes classiques du philosophe et scientifique suisse (Edmond Bertholet⁴) démontre la modalité dont Gonseth arrive au syntagme des « horizons de réalité »: « La schématisation, au sens gonsethien, représente, non pas la propension à simplifier, à “schématiser” au sens vulgaire, mais la mise en œuvre des structures de “filtrage” (c'est le sens premier du mot *éthique*) par lesquelles l'acte de connaître, puis par extension la connaissance, se révèlent actes d'appropriation. Forme et caractère éminemment privilégiés, puisqu'on voit mal comment s'expliqueraient sans eux, soit la liberté, soit l'enrichissement de l'expérience, soit surtout l'efficacité “cybernétique” et critique... Même si une chose est spécifiée en elle-même, ce n'est jamais tel qu'elle est spécifiée en elle-même qu'on la connaît. Il y a entre son “en soi” et son “pour nous” toute la différence qu'y intercalent nos modes informationnels. »⁵

Le schématisme motive, positivement, le caractère inachevé et provisoire de la connaissance humaine; de même, il explique que la « conquête » du réel exige des approfondissements successifs. Or, « L'idée d'approfondissements successifs ne peut être traduite que par une métaphore susceptible de relativiser et l'idée d'approfondissement (en lui incorporant celles de *palier* et de *limite* – nous soulignons) et l'idée de succession qui ne doit pas exclure la simultanéité et la juxtaposition. La dialectique gonsethiene se sert du mot *horizon*, dont le premier avantage est de pouvoir s'appliquer à l'abstrait, sans cesser d'appartenir au concret de l'information naturelle. »⁶

Or, Gonseth a choisi le syntagme d'« horizons de réalité » en plein accord avec l'esprit général de son œuvre scientifique et philosophique. Celle-ci est désignée à éviter tant le réalisme naïf, selon lequel notre conception du monde n'est qu'une « empreinte », en nous, du monde extérieur qui nous entoure, que le solipsisme idéaliste, qui affirme que la réalité, telle que nous le concevons, est la « production » de notre esprit ou bien la « projection » de notre structure mentale. Ainsi, le concept d'« horizons de réalité » représente une synthèse du subjectif et de l'objectif, comme le résultat d'un « raffinement » du rapport dialectique sujet-objet, mettant la théorie kantienne de la connaissance en accord avec les acquis de la science du XX^e siècle. « L'interpénétration du subjectif et de l'objectif est si

⁴ Voir E. Bertholet, *La philosophie des sciences de Ferdinand Gonseth*, Éditions l'Âge d'Homme, Lausanne, 1968.

⁵ *Ibidem*, p. 248, 247.

⁶ *Ibidem*, p. 248.

profonde chez Gonsseth qu'il n'y sera plus question pour le sujet lui-même de mettre en pratique le « connais-toi toi-même » sans passer par la double voie de l'intimité (plus exactement, l'identité – nous soulignons) et de l'altérité... Il faudra qu'apparaisse un horizon commun, un horizon de réalité médiatisé de moi à l'autre par certains gestes, certains comportements, certains langages, autant de signes qui engendreront tel dialogue significatif, telle expérience significative. »⁷

Le problème principal qui se pose quand on veut envisager la signification de l'idée de complémentarité, est celui des rapports entre les niveaux ou les horizons successifs de la réalité. L'objet de la physique classique, macroscopique – ou son *horizon*, pour parler comme Gonsseth – est une extension homogène aussi qu'un approfondissement théorique de l'horizon naturel de réalité. Pour l'horizon quantique, il joue le rôle d'horizon « apparent » (on l'appelle l'« horizon A »). Or, l'idée de complémentarité (comme mise en évidence successive et « conjuguée » du caractère *corpusculaire* et *ondulatoire* du microsysteme quantique, suit à l'arrangement des instruments de la mesure) intervient exactement comme spécification du mode dont les objets d'un horizon profond (on l'appelle l'« horizon P ») se manifestent dans un horizon superficiel ou apparent; et cela se passe quand certaines « *traces phénoménales* » du P surgissent dans l'A.

La complémentarité indique la relation entre les manifestations phénoménologiques des processus dans l'horizon profond, car le phénomène qui se passe au niveau de l'horizon profond devient cognoscible grâce à ses traces, décelables au niveau de l'horizon apparent. Si, dans l'horizon de la physique classique, le corpuscule et l'onde sont des entités différentes et *contradictoires*, elles seront aussi *complémentaires*, comme « traces » différentes d'un même horizon profond. Ainsi, les *oppositions polaires* se transforment en *oppositions complémentaires* et *vice versa*, par des « passages » ou « transgressions » mutuelles, « ... dans la mesure où l'horizon apparent coïncide avec la trame d'une information préconstituée et d'une connaissance efficace, comportant les voies et les moyens de l'observation et de l'interprétation des *traces*. En d'autres termes, au dévoilement doit correspondre la mise en œuvre "idoine" de moyens d'appropriation (de connaissance) "idoines". »⁸

Cependant, on trouve aussi importante l'observation d'E. Bertholet faite dans l'esprit de la pensée gonssethienne: les démarches d'approfondissement des horizons de réalité (c'est-à-dire le passage de celui apparent à celui plus profond et après, éventuellement, à un autre, encore plus profond, etc.) ne se fait pas d'une manière prédicative-normative, sur une voie « assurée »: « Les procédures scientifiques de l'approfondissement ne s'ordonnent pas prédicativement à partir d'un fondement assuré, d'une discursivité méthodologiquement normative; elles ont à subir le risque de l'imprévisible "sur tout le front de l'expérience", sans qu'on puisse

⁷ *Ibidem*, p. 257–258.

⁸ *Ibidem*, p. 250.

d'avance désigner l'endroit où il surgira... si la recherche progressait prédicativement, selon un normatif absolu, l'idée même de spiritualité s'estomperait dans la considération prospective de la "machine à penser".⁹ S'il n'en était pas le cas, alors entre la philosophie de la physique quantique et la métaphysique spéculative traditionnelle il n'y aurait aucune différence importante. Mais, au contraire, la connaissance scientifique moderne risque toujours que l'expérience et l'expérimentation apportent soudain avec elles, n'importe où et quand, l'imprévisible. « Il faut que surgisse quelque chose d'irréductible, partiellement au moins, aux structures de l'horizon A », que quelque chose d'étranger qui transgresse l'ordre naturel de cet horizon arrive à s'y manifester, spontanément ou non.¹⁰ C'est la condition *sine qua non*: que « l'irréductible » y ait surgi afin que le besoin de transgression de l'horizon apparent A vers l'horizon profond P se fasse sentir.

L'interprétation du concept d'« horizons de réalité » fait la distinction entre le sens *diachronique* (les deux horizons, celui de la physique classique et celui de la physique quantique sont, d'une part, « successifs » conformément à l'ordre temporel de leur apparition sur le champ de la science) et le sens *synchronique* (ils apparaissent, eux, comme superposés et concomitants lorsqu'il s'agit de l'analyse méthodologique du fait scientifique précis et du stade correspondant de la recherche et de l'interprétation). « En outre, écrit Bertholet, ils ne sont pas isolés d'un contexte plus large, comprenant l'information naturelle et les évidences qui s'y rattachent. »¹¹

Ces horizons de réalité sont intimement liés à l'évolution de la science ou, autrement dit, à la diachronie historique de la connaissance scientifique. Sans pouvoir parler, pourtant, d'une certaine influence directe de Gonsseth sur Lucian Blaga, on pourrait trouver ses « échos » dans les écrits épistémologiques du philosophe roumain, où il envisage les trois grands paradigmes scientifiques (*antique-aristotélienne*, *galiléo-newtonienne* et *quantique-relativiste*), chacune ayant son style de recherche et d'approche des problèmes.¹² L'analyse des relations mutuelles que les théories scientifiques ont développées et développent les unes les autres, a fait Heisenberg parler de « théories closes dans les sciences de la nature »: ainsi, une théorie ancienne est incorporée dans une théorie nouvelle, plus étendue, qui considère la première comme une approximation et perspective préliminaire, sans que par cela l'ancienne ait souffert une perte de validité sur son domaine, sur sa référence ou bien sur la zone correspondante de la réalité physique. On pourrait invoquer ici, encore une fois, l'exemple de la mécanique quantique, qui considère

⁹ *Ibidem*, p. 252, 265.

¹⁰ *Ibidem*.

¹¹ *Ibidem*, p. 249.

¹² Voir L. Blaga, *Experimentul și spiritul matematic* (L'expérimentation et l'esprit mathématique), Editura Științifică, București, 1969.

la mécanique classique comme un cas particulier; de plus, la première permet l'existence de la deuxième, mais pas *vice versa*.

Selon Gonseth, l'idée de complémentarité a une valeur *méthodologique*: les polarités conceptuelles vont suggérer la possibilité théorique d'un horizon de réalité dans lequel elles seront traitées comme des aspects *complémentaires*. Introduire d'une manière efficace l'idée de complémentarité signifie rendre compte d'une « expérience métaphysique », suite à la transformation des oppositions polaires en oppositions complémentaires. Le penseur suisse montre la corrélation des horizons de réalité avec les horizons de connaissance et, plus loin, de ceux-ci avec les horizons de l'action efficace de l'homme sur la nature, en y ouvrant – selon I. Pârvu – la perspective de juger la corrélation structurelle connaissance-réalité par le critère *praxéologique*. « L'idée directrice de Gonseth peut s'énoncer ainsi: le fait de franchir un seuil de précision remet en question, non la réalité en soi, mais l'accord qui s'était antérieurement réalisé (schématiquement) entre le réel et l'esprit. A cet accord réalisé correspond un horizon de réalité, constitué et organisé pour recueillir un certain ensemble d'expériences et de connaissances. »¹³ Pour la physique quantique on pourrait particulariser dès lors avec le très connu adage gonsethien, selon lequel on y est toujours en route sur la recherche de l'accord entre le « réel inachevé » et « l'esprit en devenir ».

L'apport théorique et méthodologique de la philosophie gonsethienne des sciences, tout à fait remarquable, souligne davantage l'idée de « l'ouverture à l'expérience » par le principe d'*ouverture existentielle*, « ... d'après lequel jamais la valeur d'une existence ne pourra être épuisée par une explication déterminée. Quelle que soit l'explication qu'on en ait pu donner, la valeur totale d'une existence est à reconstruire au delà de cette explication. »¹⁴ Or, cette ouverture existentielle, pourrait susciter – comme écrit Bertholet – une ouverture de la théologie. Une conséquence culturelle majeure de cette attitude serait la reconsidération de la notion de foi par les théologiens eux-mêmes, car la subjectivité implique l'objectivité sur les « voies par lesquelles la connaissance d'un réel plus profond peut nous être accessible ». C'est un acte qui donnerait sa raison à l'idée nulle part écrite par Gonseth, mais sous-jacente à sa pensée, exprimée comme suit: « Ce qu'il faut ajouter à tout pour que tout ne soit pas absurde »,¹⁵ c'est-à-dire Dieu. Ainsi, le discours religieux exprimerait d'une manière beaucoup plus adéquate et convaincante l'incomplétude de l'homme face à la complétude inexprimée et inexprimable du « tout ».

On pourrait faire l'objection que, quant au concept d'« horizons de réalité », ce que Gonseth a eu en vue en premier lieu ce n'était pas la mécanique quantique,

¹³ E. Bertholet, *op.cit.*, p. 251.

¹⁴ Voir F. Gonseth, *La question de la méthode en psychologie*, dans « *Dialectica* », n° 12, 1949, p. 334.

¹⁵ E. Bertholet, *op.cit.*, p. 260.

mais le statut ontologique des mathématiques, plus précisément ce qu'il a appelé l'« *expérience mathématique* », dans une vision caractérisée plus tard comme une « dialectique de la science mathématique ».¹⁶ Mais, on ne peut pas faire abstraction du fait qu'il a toujours poursuivi (comme, par exemple, le dit lui-même dans son ouvrage *Philosophie mathématique*) à raccorder « l'activité mathématique à toutes les formes de la connaissance objective »; or, la physique l'était à l'époque et demeure encore une science quasi-mythifiée à cause de ses écrasants succès en matière de connaissance objective. De plus, l'idée gonsethienne du logique comme *physique de l'objet quelconque* nous mène encore plus proche du problème de la réalité physique – véritable pierre de touche pour la connaissance scientifique du XX^e siècle –, donc, en fin de compte il n'est pas du tout surprenant qu'un mathématicien ait conduit sa pensée avec une si grande finesse et un permanent équilibre vers les actes cognitifs du sujet humain, dirigés vers les profondeurs du réel.

L'influence riemannienne sur la pensée de Weyl et Gonthier, à laquelle on a fait très souvent référence, témoigne encore à cet égard, car l'interprétation des idées de Riemann dans l'esprit d'un nouveau modèle ontologique, finalement d'une nouvelle ontologie, fait l'objet des recherches contemporaines en philosophie des sciences.¹⁷ Or, « ... le projet général de la révolution gnoséologique de Riemann était orienté vers la construction de liens entre structures géométriques et réalité physique, la compréhension des rapports entre "abstraction mathématique" et faits réels. Riemann, dans ses fragments philosophiques (*Erkenntnisstheoretisches*), soutenait que la science mathématique dans son ensemble, grâce à ses processus d'abstraction et généralisation, doit comprendre la nature avec des concepts précis, doit interpréter et élaborer les faits avec des "modifications" et "corrections continues" pour aller "au-delà de la surface des phénomènes". »¹⁸ Du point de vue philosophique, cela dit que la reconstruction du réel soit faite quasi transcendentale, en s'y guidant d'après les principes de la métaphysique kantienne. Mais, grâce à ses contributions décisives à la problématique du schématisme, « qui tendent à historiciser et à pluraliser les *a priori* kantien dans une nouvelle *Analytique transcendantale* »,¹⁹ la stratégie théorique gonsethienne ne saurait être une reprise « orthodoxe » de la philosophie de Kant. Au contraire, parce qu'elle fait l'alliance du rationalisme dialectique à l'historicisme scientifique,

¹⁶ Voir M. Castellana, *L'expérience mathématique*, en *Gonseth aujourd'hui*, Bienne, 1990. Actes du Colloque, Association Ferdinand Gonseth, Institut de la Méthode, 1992, p. 14: « Bref, toute la conception "dialectique de la science mathématique", développée par l'épistémologie néo-rationaliste italo-française, a trouvé sa source dans la pensée philosophico-scientifique de Riemann, peu considérée par d'autres traditions de recherche au XX^e siècle. »

¹⁷ Voir I. Pârnu, *Arhitectura existenței* (L'architecture de l'existence), vol. I, Editura Humanitas, București, 1990; vol. II, Editura Paideia, București, 2001.

¹⁸ M. Castellana, *op.cit.*, p. 9.

¹⁹ *Ibidem*, p. 14–15.

elle fournit la méthodologie pour comprendre correctement le devenir des sciences mathématiques.²⁰

La vision épistémologique gonsethienne se recommande d'elle-même comme une solution possible aux multiples et graves problèmes de la philosophie contemporaine des sciences. Un auteur parfaitement conscient de leurs actualité, aussi que de l'importance des contributions de Gonseth, en a fait ainsi le point: « Je crois qu'une philosophie vaut surtout par son pouvoir d'induction, par les *horizons de réalité* qu'elle peut suggérer et qui peuvent éventuellement contribuer à stimuler une pensée hésitante – même dans les sciences. Gonseth m'apporte des indications qui me semblent d'une pertinence je dirais presque thérapeutique, pour une épistémologie contemporaine qui cherche une notion juste de la science et de la connaissance. »²¹

Pour Araújo-Jorge, le concept d'« horizons de réalité », comme d'ailleurs l'entière philosophie gonsethienne, fait preuve d'un équilibre remarquable entre la malléabilité et la fermeté, tout en dénonçant tant l'« empirisme rigide » (s'originant à Locke) comme origine et justification de la connaissance que l'« illusion kantienne » de la science stable, qui révèle un monde soumis à l'appropriation rationnelle. Aujourd'hui, si l'empirisme classique n'est guère soutenable, on voit, au contraire, plusieurs démarches issues du relativisme post-moderne, qui tentent – en prolongement paroxystiquement des limites (inévitables) de la connaissance – à enfermer le sujet en soi-même, en le condamnant à « inventer » sa propre réalité comme la seule possible et connaissable. C'est pour cela que, peut-être « ... le plus difficile à théoriser actuellement, dans le processus gnoséologique et épistémologique en général, c'est la question de l'*ouverture*, la possibilité d'accès à l'objet, malgré la présence constructive du sujet, “armé” de tous ses multiples “cadres de référence”. »²²

Parce que *l'objectivité*, *la validité* et, finalement, *la vérité* des connaissances font « l'ultime objectif de l'idonéisme et de la philosophie ouverte » (E. Emery), le grand défi face à la vision gonsethienne était celui d'expliquer la relative stabilité aléthique de la connaissance dans son dynamisme. Et voilà l'idée des horizons de réalité: on va admettre, selon plusieurs modèles du monde (différents horizons de réalité), l'existence de différents niveaux d'objectivité selon lesquels on jugera la validité d'une notion ou d'un principe. Si on faisait une comparaison entre la thèse des horizons de réalité et la théorie des paradigmes de Th. Kuhn, elle relèvera pour la première l'atout de la souplesse et de l'ouverture.²³

²⁰ *Ibidem*.

²¹ M.M. Araújo-Jorge, *Ce que Ferdinand Gonseth a d'important à dire à l'épistémologie contemporaine*, dans *Gonseth aujourd'hui*, p. 35.

²² *Ibidem*, p. 37.

²³ *Ibidem*, p. 48: « ... la différence cruciale avec la thèse des “horizons de réalité” c'est que les paradigmes sont des horizons fermés sur eux-mêmes (puisque'il y existe un doute sur la possibilité de l'expérience et de l'observation comme instances d'objectivité, d'imbrication avec le réel) et sans

Pour nous-mêmes, nous gardons aussi la conviction que, plus que jamais, le concept d'« horizons de réalité » – et, d'ailleurs, l'entière pensée gonthienne – a gardé son d'actualité. L'analyse des œuvres épistémologiques et philosophiques de Gonth reste une tâche pas tellement pour les historiens des idées mais, en premier lieu, pour ceux qui vont se pencher sur des solutions possibles et crédibles aux problèmes de la connaissance scientifique et philosophique contemporaine. Il est vrai que le relativisme épistémologique postmoderne nous laisse un goût un peu amer, malgré l'apparence de sa supériorité quasi totale sur les concepts et les théories dites classiques, en les considérant comme données une fois pour jamais; mais, c'est exactement pour cela qu'il faut se préoccuper davantage des constructions qui débouchent, finalement, sur l'explication de la vérité en tant que *processus* et *devenir*. « Alors, la philosophie que les sciences méritent sera (en grande partie) l'idonéisme qui réclame l'adaptation mentale progressive par laquelle la connaissance cherche à s'accorder avec l'instabilité dialectique du réel, tout en montrant, par la pluralité de ses regards, son souci de vérité. »²⁴

relation les uns avec les autres. Des horizons de Gonth, par contre, le sujet peut entrer et sortir, mais parce qu'il a affiné, à l'aide de la raison et dans le choc avec l'expérience, son regard sur le monde, le rendant moins sommaire, plus idoine... Et c'est là, dans cette ouverture, dans cette liberté de dialogue avec d'autres champs du savoir (puisque les horizons ne sont pas incommensurables) que s'affirme la possibilité de dépasser les limites de chacun. »

²⁴ *Ibidem*, p. 49.